

« Récit de l'excursion faite par les élèves de l'Ecole Normale de Laon, au Chemin des Dames le 27 juin 1920 »

PRESENTATION

Nous avons travaillé sur deux témoignages totalement différents retraçant l'un et l'autre une visite sur le Chemin des Dames en septembre 1919 et juin 1920.

Le premier est celui d'Yvonne Bufaumème, une jeune parisienne de 25 ans qui s'y rend en voyage organisé par le biais de la Compagnie des Chemin de Fer du Nord, le 6 septembre 1919. Cet écrit testimonial est issu d'un journal intime et relate, dans le détail, ce que nous avons nommé « une visite-marathon » d'une durée d'une journée, avec départ et retour en gare de Paris-Nord. Son analyse a fait l'objet d'une publication¹.

Le second témoignage que nous présentons ici est à la fois proche temporellement et géographiquement du premier. Toutefois, des rapprochements et des dissemblances s'imposent. Ce « récit » est le compte rendu d'une excursion de jeunes élèves-instituteurs de l'Ecole normale de Laon accomplie à la date du 27 juin 1920. Il est conservé à La Contemporaine sous la cote F/DELTA/1126/7². Il est manuscrit et comporte une dizaine de feuillets accompagnés de trois photographies et d'un plan de l'excursion³. Disons-le d'entrée, il n'a pas la qualité émotionnelle ni d'observation fine de celui d'Yvonne Bufaumème. C'est un compte rendu qui possède donc la sécheresse de ce type d'écrit, même s'il est longuement rédigé par une écriture soignée et assez serrée. Il est l'œuvre d'un des élèves-instituteurs du groupe qui a pris part à cette journée d'excursion et l'une des légendes des photographies nous indique qu'il a été rédigé par « l'élève de première année Lemaître⁴ ». Ces élèves-instituteurs sont accompagnés du directeur de l'Ecole normale de Laon, « M. Fusy » et l'archiviste du département de l'Aisne, « M. Broche ». La visite était donc encadrée et séquencée par une autorité hiérarchique, avec l'intervention particulière d'un « professeur » (« M. Corrigan ») muni d'une carte visant à expliquer dans le détail les combats de 1814 autour de Craonne et Hurtebise.

D'un point de vue strictement géographique, les deux témoignages se complètent car, là où Yvonne Bufaumème part de la gare de Coucy-Le-Château pour aller explorer les contrées dévastées de l'ouest du Chemin des Dames avec un retour prévu en gare de Soissons, le « récit » que nous présentons ici s'attache plus à explorer la partie orientale du même lieu. Le premier évoque une véritable sidération à la vue des dévastations, le second est plus mesuré et beaucoup moins

¹ Jean-François Jagielski, « Un pèlerinage dans les « pays aplatis » : l'excursion d'Yvonne Bufaumème sur le Chemin des Dames » in Yves-Marie Evanno et Johan Vincent (dir.), *Tourisme et Grande Guerre. Voyage(s) sur un front historique méconnu de la grande Guerre (1914-2019)*, Codex, 2019, pp. 269-281

² Nos remerciements à Thierry Hardier qui nous l'a fait connaître. Nous l'avons dactylographié dans son intégralité.

³ Nous ne pouvons les reproduire ici pour des questions de droits. Deux photographies d'assez mauvaise qualité fixées au feuillet 6 représentent pour l'une trois membres du groupe près de l'épave d'un char d'assaut et pour l'autre un sentier qui gravit les pentes du plateau de Californie. Ces deux photographies sont légendées de la manière suivante : « Photo au-dessus : l'un des tanks des environs de la ferme du Temple. L'élève de 1^{ère} année Lemaître, rédacteur du présent récit, s'y trouve par hasard appuyé de la main gauche – Ci-dessous : Craonne au Plateau de Californie ». La troisième, de meilleure qualité, est fixée au feuillet 15, représente deux véhicules et une partie des membres du groupe. Cette dernière est légendée sur ce même feuillet : « à Beaurieux ».

⁴ Voir note 3.

émotionnel. Yvonne Bufaumène est une jeune parisienne qui découvre pour la première fois, cinq ans après le début du conflit, l'ampleur des dégâts dont elle a entendu parler tant par la presse⁵ que par les blessés qu'elle a soignés durant le conflit. Nos normaliens, dont une bonne partie doit être originaire du département de l'Aisne, ont déjà été forcément confrontés au navrant spectacle des ruines.

Mais ce qui rapproche certainement le plus ces deux témoignages, c'est la mise en scène et la scénographie imposée aux uns comme aux autres. Visiblement, le but de ces premiers pèlerinages dans ce que Rolland Dorgelès nommera en 1923 avec son *Réveil des Morts*, les « pays aplatis⁶ », a pour but de sidérer le spectateur face à l'ampleur des ravages causés par la guerre. La visite d'une touriste ou de ce groupe de normaliens est pensée, construite par les différents acteurs qui les emmènent, pour être avant tout édifiante. Le contenu de la fin du témoignage que nous présentons ici montre, à l'évidence, la volonté d'inculquer aux futurs élèves par le biais de ces jeunes enseignants, une forme de justification de l'existence du conflit par la prise en compte *de visu* de l'ampleur des dégâts causés par l'ennemi d'hier. Rien n'est ici neutre et toute la scénographie que nous évoquions plus haut est pensée pour être « frappante », et ce, afin de marquer les esprits à jamais par un spectacle de désolation totale. Les premiers pèlerins des champs de bataille de la Grande Guerre doivent repartir de leur périple mentalement transformés par ce qu'ils ont vu. Et ils voient beaucoup, mais que ce soit notre jeune parisienne ou nos normaliens, seuls leur regard est sollicité, voire comme c'est le cas dans ce deuxième témoignage, encadré par un discours général (et hiérarchique) sur les guerres et leurs effets⁷. Ni l'une ni les autres n'échangeront le moindre mot avec les « sinistrés » revenus vivre dans ces contrées absolument dévastées et presque vides de toute vie. En mesurent-ils toute la difficulté ? Rien n'est moins sûr tant le rythme de visite qui leur est imposé par les organisateurs est contraignant.

J.F. Jagielski

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE

Bedhome Stéphane, *Reconstruire le Chemin des Dames. Événement ruine et société des sinistrés 1919-1939*, Vassogne, Editions du Musée de Vassogne, 2014, 337 p.

Bouloc François, « Craonne des ruines au renouveau » in Nicolas Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames. De l'événement à la mémoire*, Stock, 2004, pp 414-425

Collectif (Thierry Hardier dir.), *Craonne. 100 ans de batailles inachevées*, Moyenmoutier, Edhisto-CRID 14-18-La Cagna, 2018, 327 p.

Collectif (Nicolas Offenstadt dir.), *Le Chemin des Dames. De l'événement à la mémoire*, Stock, 2004, 494 p.

Collectif (Yves-Marie Evanno et Johan Vincent dir.), *Tourisme et Grande Guerre. Voyage(s) sur un front historique méconnu de la grande Guerre (1914-2019)*, s. l., Codex, 2019, 446 p.

Collectif, *Reconstruction en Picardie après 1918*, Paris, Réunion des Musées nationaux, 2000, 312 p.

⁵ Elle mentionne être lectrice du journal nationaliste *L'Echo de Paris*.

⁶ Rolland Dorgelès, *Le Réveil des Morts*, Albin Michel, 1923, p. 12

⁷ Comme on le verra, leur visite sur le Chemin des Dames est tout autant orientée sur la Grande Guerre que sur les autres conflits qui ont parcouru ce même lieu.

Danchin Emmanuelle, *Le temps des Ruines 1914-1921*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, 348 p.

Dorgelès Rolland, *Le Réveil des Morts*, Paris, Albin Michel, 1923, 311 p. (roman)

LE TEMOIGNAGE

« Récit de l'excursion faite par les élèves de l'Ecole Normale de Laon, au Chemin des Dames le 27 juin 1920

Le 27 juin 1920, les élèves de l'Ecole Normale de Laon, sous la conduite de M. Broche, archiviste du département de l'Aisne, et de M. Fusy, directeur, partent en excursion, pour aller visiter une partie du champ de bataille de l'Aisne, entre Berry-au-Bac, Craonne et le Chemin des Dames. Point géographique intéressant : c'est à Berry au Bac que l'Aisne sort de la plaine champenoise pour se frayer vers l'Ouest un passage dans les plateaux du Laonnois et du Soissonnais. Tout près est la source de l'Ailette ; entre les deux rivières et parallèlement à leur cours s'allonge, de Craonne jusqu'à l'Oise, un long plateau d'une altitude de 150 à 180 mètres ; ce plateau domine quelques-unes des grandes routes de la France : à l'Est, la plaine de Champagne conduit par Reims jusqu'à la Lorraine ; elle se continue au nord de Laon jusqu'à l'Oise et plus loin, par la Somme et l'Escaut, elle conduit à la Picardie et à la Flandre ; par la vallée de l'Aisne elle gagne Soissons et la route de Paris. De là l'importance de ces lieux : sur les bords de l'Aisne, en 57 avant J.C., les légions de César ont triomphé des masses désordonnées des Belges. Des siècles plus tard, c'est près de Craonne que se livre une des batailles importantes de 1814. Tout récemment, dans l'effroyable conflit qui mit aux prises la liberté et l'impérialisme allemand, la bataille s'est poursuivie sans relâche dans ces plaines, ces vallées au flanc et au sommet de ces plateaux, pendant plus de quatre années. L'ennemi, retranché dans les carrières profondes de ces citadelles naturelles⁸, approfondies et aménagées par lui, avait hérissé ce sol de fil de fer, creusé de profondes tranchées, établi dans la plaine des blockhaus formidables. Ce sont ces sites tragiques et glorieux que nous allons visiter.

Dès 8 heures du matin, les voitures automobiles descendent du plateau de Laon et prennent la route de Reims qui se dirige vers l'Est-Sud-Est, la butte isolée de Laon est derrière nous ; sur notre droite s'allongent des collines de même altitude, jadis boisées, quasi dénudées aujourd'hui : l'ensemble fait partie de la corniche de l'Ile de France : Ile de France, Champagne, Picardie se rencontrent en ce lieu. Sur les deux côtés de la route s'étalent des champs cultivés ; parfois des débris indiquent l'emplacement de dépôts de matériel de guerre. Sur notre gauche, voici les ruines d'une ferme dont il ne reste plus que quelques pans de murs près desquels gisent des poutrelles métalliques tordues par l'explosion. A côté de ces ruines, dans un petit cimetière, dorment cinquante soldats français, victimes d'une mine sournoise lors de l'avance d'octobre 1918 ; sur la droite se creuse un profond entonnoir au milieu d'un champ bordé d'arbres déracinés⁹. Plus loin, de place en place, des obus sont empilés¹⁰. La chaussée fait un coude et se rapproche des côtes. La campagne devient

⁸ Il s'agit des « creutes » (carrières souterraines) mais aussi des nombreux tunnels (allemands) qui parcouraient l'ensemble du Chemin des Dames. Cf. Thierry Hardier, « Une guerre souterraine. Creutes et tunnels » in Nicolas Offenstadt (dir.), *Le Chemin des Dames. De l'événement à la mémoire*, Stock, 2004, pp. 104-107

⁹ Très souvent, avant leurs replis, les Allemands scient ou détruisent d'une manière ou d'une autre les arbres. A moins que les déracinements aient été ici provoqués par les explosions des obus.

¹⁰ Ces dépôts sauvages, constitués avant que les services spécialisés n'interviennent, sont source d'accidents mortels. Chez les adultes qui tente d'y récupérer des métaux ou les enfants qui en ignorent la dangerosité.

presque inculte et se couvre de coquelicots et d'herbes folles. Voici le village de Festieux : il a beaucoup souffert, mais est encore en partie habitable ; la tôle ondulée rouillée couvre les toits ou ferme les brèches des murs ; quelques bâtisses neuves contrastent avec les murailles grises criblées d'éclats de projectiles. La route monte au sortir du village ; sur la gauche, nous apercevons le Château de Festieux, au milieu de son parc dont les grands arbres gisent déracinés. Puis c'est la campagne inculte avec ses tranchées, des trous d'obus, des arbres brûlés. Sur la hauteur, auprès du village de Sainte Croix, la vue s'étend au loin : devant nous, la plaine sur notre droite court une ligne bleutée et continue de hauteurs : là-haut se trouve le Chemin des Dames ; ces collines sont le rempart disputé avec tant d'acharnement pendant quatre années de guerre. Nous arrivons à Corbeny, entièrement rasé ; sur l'emplacement des maisons, ce n'est plus qu'un amas informe de pierres, de briques, de poutres, de chevrons brisés, de grilles arrachées, tordues ; l'église aussi n'est plus qu'un monceau de décombres au milieu duquel repose, intact, un chapiteau orné de feuilles et de fruits de vigne. Puis, c'est la campagne, toujours plus ravagée ; sur la droite, en face de la Ville au Bois ; nous passons devant un grand cimetière au-dessus duquel, au haut d'un mât, flotte un pavillon britannique.

Voici un carrefour : c'est l'emplacement de la ferme du Choléra dont il ne reste aucun vestige ; les autos quittent la grand route et prennent à gauche le chemin de Guignicourt qui passe par un léger mamelon ; à cet endroit les tranchées sont plus nombreuses et plus profondes, les réseaux de fil de fer se croisent en tous sens, des blockhaus cimentés paraissent encore formidables ; sur le côté droit de la route pendent encore des branches et des chiffons, restes de camouflage de la chaussée. La position était importante : à 1 kilomètre à peine, au sud, serpente l'Aisne. Au bord du chemin s'alignent quatre ou cinq monstres d'acier rouillés¹¹, troués par les obus ou incendiés : ces tanks rappellent l'attaque française d'avril 1917 ; ils furent brisés dans leur marche vers Guignicourt ; devant nous se dresse la butte de Prouvais, un des principaux objectifs de l'offensive avec le fort de Brimont à l'est. Sur notre gauche, à l'ouest, s'ouvre d'abord le couloir de l'Ailette et en arrière le plateau du Chemin des Dames ; à droite, l'Aisne, le canal et Berry au bac sont tout près ; sur l'autre rive se dresse une colline blanche, éventrée : c'est la cote 108 disputée si âprement.

Sur ce mamelon, où nous apparaissent dans leur horreur les traces de la grande guerre, s'élevait, il y a près de vingt siècles, le camp de César ; recommencements dramatiques de l'histoire : ici sont apparues les légions de Rome, envahisseurs venus du midi, mais qui apportaient avec eux l'ordre, la discipline, la civilisation. Allié des Rèmes, César avait passé l'Aisne qui coule à quelques centaines de mètres et établi son camp sur ce mamelon, protégé sur son front ouest par les marais de la Miette. Des recherches faites sur l'ordre de Napoléon III ont permis de le reconstituer à peu près exactement ; M ; Broche indique la disposition du camp, de ses fossés, de ses talus palissadés ; derrière ces remparts se trouvait 30 ou 40 000 soldats aguerris, disciplinés, bien armés, commandés par un homme de guerre. Devant la masse des guerriers belges formaient une colonne innombrable de 200 000 hommes peut-être. Effort intéressant, émouvant, de guerriers braves et attachés à leur indépendance : les tribus belges avaient fait trêve à leurs divisions ; mais elles ne surent pas vaincre et le premier échec les démoralisa ; ayant essayé de franchir l'Aisne pour couper les communications de César avec Reims, elles furent surprises dans ce passage par les Romains, et les eaux du fleuve rougirent de leur sang.

Nous revenons au Choléra et nous dirigeons vers Pontavert ; l'aspect dénudé de la région que nous traversons nous fait songer aux combats violents que relatèrent les communiqués : que de luttes épiques se sont livrés vers Berry au Bac et de la Ville au Bois ! La vue du sol crayeux bouleversé témoigne de la violence des bombardements qu'eurent à subir les deux adversaires ; la cote 108 en

¹¹ Cf. André Loez, « Le baptême du feu des chars d'assaut français. Aux origines de la défaite de 1940 ? » in Nicolas Offenstadt (dir.), *op. cit.*, pp. 108-120

est une manifestation frappante, elle apparaît complètement dénudée, blanche sous le soleil ; les obus ont creusé ses flancs. Devant cette hauteur s'étale une plaine où poussent abondamment les coquelicots et par place des bleuets. A la plaine succèdent des bois dont les grands arbres ont été hachés par la mitraille ; de jeunes pousses croissent à leurs pieds, et tout au long de la route des taillis semblent vouloir dissimuler les plaies que les projectiles ont faites au sol. Nous gagnons Pontavert, plus exactement son emplacement. Quelques baraques¹² s'élèvent près de la route, et les coquets jardinets qui les entourent reposent le regard de la vue de la campagne voisine dévastée. Mis à part de minuscules oasis de verdure, c'est partout la même plaine aux herbes folles, aux trous d'obus, aux fils de fer, les mêmes bois aux arbres déchiquetés, la même désolation.

Nous nous dirigeons sur Craonne ; mais en cours de route, nous nous arrêtons à la ferme du Temple détruite, remplacée par des baraques en bois. Dans la plaine voisine, à 500 mètres du chemin, nous allons visiter d'autres tanks détruits lors de notre¹³ offensive du 16 avril 1917. M. Broche nous fait un court récit des circonstances dans lesquelles ils furent incendiés. Partis du bois des Buttes, les monstres d'acier devaient se diriger vers Corbeny et Juvincourt ; malheureusement les Allemands avaient eu connaissance du projet ; de plus, paraît-il, on avait commis l'imprudence de placer les bidons d'essence de réserve sur les chars : l'essence s'enflamma et leur communiqua l'incendie. On frémit à la pensée des souffrances des malheureux enfermés dans ces carapaces d'acier en flammes. Ces masses de fer rouillées percées par les projectiles, sont échelonnées ainsi sur 11 ou 1200 mètres, immobilisés dans cette plaine qu'elles devaient conquérir. Nous songeons à cet assaut meurtrier du printemps 1917, et aux milliers de morts couchés dans la campagne environnante. Le désastre des tanks est un épisode d'une attaque qui avait fait naître de grands espoirs, et dont l'échec faillit avoir des conséquences morales désastreuses¹⁴.

Nous roulons vers Craonne, une inscription nous indique la place : car ce village n'est plus qu'un monceau de débris envahi par les herbes folles, surtout des pavots, un amas considérable de débris marque l'emplacement de l'Eglise ; nous gravissons péniblement la pente abrupte où le soleil darde ses rayons sur le sol blanc, et nous parvenons sur le plateau de Californie ; un spectacle terrifiant s'offre à nous : le plateau est raviné, bouleversé entièrement ; ici l'herbe ne cache pas les plaies : sol et sous-sol crayeux ont été éventrés, retournés, on ne peut faire un pas sans marcher sur des éclats de projectiles ; dans les entonnoirs sont pourtant creusés des abris que les sacs à terre empilés au-dessus de leur entrée ne devaient guère protéger ; sur le pourtour du plateau courent des tranchées creusées, au prix de quels efforts ! dans le sol calcaire ; les pentes hérissées de chevaux de frises. Sur ce plateau bouleversé, des milliers des milliers d'obus de tous calibres se sont abattus ; ce tableau nous évoque une vision d'enfer. La position était d'importance : cet éperon dominait au sud la vallée de l'Aisne, à l'est de la grande route de Reims au Nord la vallée de l'Ailette ; ce sont ces hauteurs qui furent emportées en avril et mai 1917. Notre regard embrasse toute cette partie du champ de bataille de l'Aisne, et nous évoquons les phases de cette lutte de quatre ans : le recul des premiers jours de septembre 1914 et les combats d'arrière-garde dans Craonne ; l'offensive qui suivit la victoire de la Marne et qui porta nos lignes au-delà de l'Aisne, au pied de ce plateau où nous nous trouvons ; l'arrêt

¹² Il s'agit d'un habitat provisoire fait de planches et de toits en papier bitumé. Il était utilisé par les soldats durant la guerre (baraques Adrian) et fut réemployé voire remodelé selon les besoins des « sinistrés » au lendemain du conflit.

¹³ On remarquera ici l'utilisation du possessif « notre » pour désigner l'offensive Nivelle. On retrouve cette même tournure stylistique dans les récits de combat des premiers guides touristiques des champs de bataille.

¹⁴ Doux euphémisme pour désigner la crise dite « des mutineries » qui, à l'époque, est toujours occultée du récit autour de la bataille du Chemin des Dames. Cf. Nicolas Offenstadt, *Les fusillés de la Grande Guerre et la mémoire collective (1914-1999)*, Odile Jacob, 1999 et André Loez, *14-18. Les refus de la guerre. Une histoire des mutins*, Gallimard, 2010.

de cette offensive ; la lutte de tranchées pendant deux ans et demi : dans cette lutte les Français, dans cette plaine, étaient exposés au feu des positions allemandes dominantes, presque inexpugnables et leurs tranchées étaient souvent inondées¹⁵. Puis c'est l'offensive d'avril 17, les tanks et leur échec ; les assauts acharnés qui finirent par nous donner toute la crête du Chemin des Dames, combats complétés par les offensives partielles qui nous conduisirent à la vallée de l'Ailette¹⁶. Ce fut pendant un an une lutte surhumaine : sous le bombardement formidable, les soldats étaient abrités dans des tranchées à demi-démolies, des cavernes qui s'effondraient et les emprisonnaient ; puis les coups de main continuels, des offensives partielles d'un bataillon, d'un régiment, d'une division ; puis les jours sombres de 1918 : une offensive allemande inattendue nous enlève le Chemin des Dames ; l'Aisne est franchie, et l'ennemi avance jusqu'à Château-Thierry ; enfin c'est l'avancée victorieuse de l'été 1918 ; cette fois les combats furent moins meurtriers ; c'est plus à l'ouest que la barrière Chemin des Dames fut forcée¹⁷.

Péniblement impressionnés par ce spectacle de désolation et ces souvenirs sanglants, nous redescendons le versant du Plateau et nous partons vers Beurieux ; sur la pente sud s'étalent trois grands cimetières aux rangées régulières de croix de bois¹⁸ ; nous traversons Craonnelle, quelques pignons en ruine et des monceaux de pierre. Malgré quelques destructions, Beurieux est une oasis au milieu du désert. Nous déjeunons à la hâte¹⁹ dans la petite école du village.

Après avoir visité la tombe où reposent 300 soldats français tombés en 1914²⁰, nous partons pour le plateau d'Hurtebise. Nous traversons les trois villages démolis de Jumigny, Vassogne et Oulches ; les habitants revenus demeurent sous des toits de tôle, dans des caves ou dans des baraques. Puis, après avoir passé la Vallée Foulon, également détruite, nous nous trouvons dans une sorte de cuve dominée par des crêtes ravagées ; nous gravissons la pente sud et arrivons à l'isthme d'Hurtebise, à l'emplacement où s'élevait la ferme brûlée de 1814 et détruite dans les combats récents²¹ ; là le Chemin des Dames historiques (sic) quitte la crête pour descendre la pente nord. La position est très forte : elle domine, au sud la vallée Foulon, au nord le trou de la Demoiselle et la vallée de l'Ailette. Nous nous reportons 100 ans en arrière, à la dernière victoire de cette campagne prodigieuse de 1814 où, suivi des faibles débris de ses années tant de fois victorieuses, Napoléon grâce à son génie militaire

¹⁵ Notamment vers le bien nommé Bois de Beaumarais qui fait face au plateau de Californie tenu par les Allemands. Cf. Thierry Hardier, « Le bois de Beaumarais, enfer ou paradis ? » in Thierry Hardier (dir.), *Craonne. 100 ans de batailles inachevées*, Edhisto-CRID 14-18-La Cagna, 2018, pp. 80-87

¹⁶ Bataille de la Malmaison d'octobre 1917.

¹⁷ Le récit décroche ici complètement de la description visuelle et s'inscrit dans une histoire simplifiée du conflit en grandes phases qui ont dû être l'objet des commentaires des accompagnateurs.

¹⁸ Ce sont des cimetières provisoires qui précédèrent les grandes nécropoles de regroupement. Cf. Jean-François Jagielski, « Au tombeau des souvenirs... Tombes isolées et cimetières provisoires aujourd'hui disparus aux environs de Craonne » in Thierry Hardier (dir.), *op. cit.*, pp. 168-175

¹⁹ Remarque identique dans le témoignage d'Yvonne Bufaumène tant le rythme imposé aux premiers visiteurs des champs de bataille est soutenu.

²⁰ Il s'agit ici à l'évidence d'une tombe commune aménagée lors des premiers combats de 1914 et prescrite par les textes officiels de l'époque concernant les inhumations (Notice 9 du Règlement du service de santé en campagne du 26 avril 1910). Par la suite, les soldats et le commandement, préféreront inhumer les soldats dans des tombes individuelles lorsque les circonstances des combats le permettent. Pratique officialisée par la loi du 29 décembre 1915 qui précise que désormais « tout soldat français ou allié a droit à une sépulture perpétuelle aux frais de l'Etat ». Cf. sur ce point Thierry Hardier, Jean-François Jagielski, *Combattre et mourir pendant la Grande Guerre (1914-1925)*, Imago, 2001, pp. 177-249

²¹ On note ici, chez le narrateur, une tendance à considérer le Chemin des Dames comme le lieu des éternels recommencements dans la destruction, du fait de sa position stratégique.

incomparable balança deux mois la fortune²². Nous nous rappelons la capitulation de Soissons qui livra passage à l'armée prussienne acculée à l'Aisne par la poursuite de l'empereur, le passage de l'Aisne à Berry-au-Bac, le projet de marche des Français vers Laon par cette route de Reims que nous venons de parcourir, le mouvement offensif d'une partie de l'armée ennemie qui vint occuper la formidable position qui s'étend devant nous, au-delà de l'isthme d'Hurtebise, défendue (sic) par les escarpements qui dominant au nord la vallée de l'Ailette, de Vaucière à Ailles, au sud de la Vallée Foulon d'Oulches à Vassognes. Nous assistons à l'offensive des Français et à cette bataille où 8 000 puis 15 000 puis 20 000 Français assaillirent la position des Russes : nous nous représentons les attaques successives, jamais découragées, de l'infanterie du maréchal Ney sur les pentes du Nord qui dominant l'Ailette, les lents efforts de la cavalerie pour escalader le plateau au-delà de Vassognes et tourner l'aile droite des Russes, les attaques successives d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie qui forcent le passage d'Hurtebise et sont arrêtés par la résistance tenace des Russes jusqu'au moment où les troupes de Woronzoff se mettent en retraite, dans un ordre parfait, vers l'ouest et la route de Soissons à Laon, par le Chemin des Dames, sans laisser entre nos mains ni un canon ni un prisonnier valide. Bataille disputée et sanglante où un quart des combattants restèrent sur le terrain, victoire chèrement achetée, à la Pyrrhus, qui pouvait faire présager l'échec de Napoléon devant Laon, deux jours plus tard, et sa défaite prochaine en face des masses alliées²³.

Sur proposition de M. Broche nous partons visiter la Caverne du Dragon²⁴ qui s'ouvre sur la Vallée Foulon et traverse presque tout²⁵ le plateau du nord au sud. Pendant 2 ou 300 mètres nous suivons, sur la pente sud, une tranchée étroite à demi-éboulée, envahie par les hautes herbes qui recouvrent les rails d'un Decauville²⁶, et nous parvenons à une entrée à peine large pour une personne. C'est la caverne, nous y pénétrons à la lueur des bougies, une galerie boisée nous conduit dans une vaste crypte creusée dans la roche d'où part un dédale de larges couloirs ; sur les côtés se trouvent encore les lits à étage faits d'un treillis métallique fixé à un cadre de bois ; au-dessus de nos têtes pendent les fils qui répandaient la lumière électrique²⁷ ; à cet endroit, nous entrons dans une petite pièce où se trouve une grosse table de bois : c'est une salle d'opération ; puis nous nous arrêtons de petites croix qui portent des noms allemands ; à nos pieds de petits tertres : c'est un cimetière ! Un autel de pierre encastré dans la roche rappelle les offices dits pour les morts dans la demi-obscurité. Nous sortons de cette caverne en cherchant à nous figurer ce que devait y être la vie quand au dehors, à l'entrée et au-dessus, le bombardement faisait rage.

Par la vallée de l'Ailette, Chermizy, Neuville, nous regagnons à Chamouille la route de Fismes à Laon. Bien des réflexions assiègent notre esprit. Près de deux mille ans d'histoire viennent de surgir devant nos yeux. Le sol français fut le théâtre de luttes nombreuses, mais cette région nous paraît

²² Suit une note intégrée en marge du manuscrit : « Exposé, explication sur place de M. Corrigan professeur avec carte spéciale à la bataille de 1814 que M Broche déroule et communique ».

²³ Long développement sur la bataille de 1814, présentée comme une semi-victoire ou un semi-échec, mais qui permet d'occulter pour ces jeunes futurs enseignants l'échec du 16 avril qui aurait pu être au cœur des interventions des encadrants...

²⁴ Ce témoignage nous montre que la Caverne fut très tôt un haut-lieu tant pour les pèlerins que pour les premiers touristes du Chemin des Dames. Sa reprise et les combats souterrains qui s'y déroulèrent entre Français et Allemands avaient été particulièrement médiatisés par la presse en 1917. Cf. Thierry Hardier, « La Caverne du Dragon » in Nicolas Offenstadt (dir.), *op.cit.*, pp. 402-409

²⁵ Un tunnel percé par les Allemands dans le côté nord de la carrière permettait de traverser le plateau de part en part.

²⁶ Chemin de fer à voie étroite permettant d'approvisionner l'artillerie et les troupes de combat.

²⁷ Aménagement fait par les Allemands qui ont occupé entièrement la caverne jusqu'en avril 1917. La production d'électricité était assurée par des groupes électrogènes.

particulièrement héroïque²⁸. Quelles sont les causes de ces chocs de millions d'hommes armés à des siècles d'intervalle ! La situation géographique de ces plaines et de ces vallées, lieu de passage entre le Nord et le couloir du Rhône, la force défensive de ces hauteurs qui couvrent Paris. Depuis 100 ans surtout, les invasions qui ont eu pour objectif notre capitale se sont heurtées en ces lieux aux soldats français accourus pour défendre la Patrie menacée. Que de sang versé, que d'héroïsme prodigué sur les bords de l'Aisne et sur ces plateaux que nous laissons derrière nous ! Notre admiration, notre reconnaissance vont vers ces martyrs du patriotisme ; elle associe les vétérans et les Marie-Louises (sic) de l'empereur aux « poilus » de la grande guerre, les plus grands peut-être par leur endurance, leur ténacité, leur foi invincible en la victoire²⁹. Comme ces champs dévastés, ces villages ruinés, ces morts qui ne dorment pas tous dans les cimetières salués au passage, parlent à notre cœur ! Cette région désolée a été sacrifiée au salut du reste du pays : ces pauvres morts ont donné leur jeunesse à la cause de l'indépendance de la Patrie et de la liberté des peuples. Soyons dignes d'eux par la conscience de nos devoirs d'hommes et de Français. Et que leur sacrifice ne soit pas inutile : qu'il préserve la France refaite de nouvelles invasions, l'humanité civilisée de nouvelles hécatombes, la liberté et le droit des assauts brutaux de la force³⁰ ! »

²⁸ Réflexion qui nous montre que, pour ces jeunes normaliens, leur visite n'a pas été seulement axée sur les combats de la Grande Guerre. Le Chemin des Dames est avant tout un lieu géographique qu'on leur a présenté comme un endroit propice aux combats, de l'antiquité à la Grande Guerre.

²⁹ Voir le monument actuel conçu en 1927 par Maxime Real Del Sarte, juste devant la ferme d'Hurtebise, alliant autour du drapeau national un soldat de la Grande Armée et un bleuet de 1917.

³⁰ Ce dernier passage reprend tous les poncifs qui ont été entendus durant le conflit et qui seront l'essence même des discours des autorités nationales et locales lors des inaugurations de monuments aux morts. Cette excursion de jeunes normaliens doit leur permettre de transmettre le même type de discours à leurs futurs élèves. En cela, cette « excursion » atteint son but en distillant aux futurs maîtres une dimension éminemment pédagogique...